

JEAN-PAUL FLORENCIO

JE MEURS,
L'AUTRE EST VIVANT

Roman

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

ANGEL DE MUNTER
THEO FLORENCIO
OLIMPIA GAREL
HERVÉ JULIEN

MARINA KOUDRIACHEVA
CARLOS SANCHEZ
GUEORGUI
TCHEREDNITCHENKO

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-37916-578-8

Dépôt légal : février 2021

*À ma mère, pour son amour et son soutien inconditionnels
À mon père, pour m'avoir tenu la main une nuit de tempête
À mes fils, dont le père que je suis ne saurait être plus fier
À toi, mon amour, ma première lectrice, qui me donne,
jour après jour, la force d'y croire encore.*

*La littérature, comme toute forme d'art,
est l'aveu que la vie ne suffit pas.
Fernando Pessoa*

I

On continuait de l'inviter sur les plateaux de télévision.

Écrivain célèbre et polémique depuis plus de cinquante ans, Philippe Leroy possédait cette éloquence qui en faisait un bon client pour les talk-shows du samedi soir. On appréciait sa large culture et son vocabulaire, enrichis de lectures, de voyages, de frasques amoureuses et de nombreuses rivalités. À cela venait s'ajouter sa faculté de riposte aux attaques, qui exaspérait l'ensemble de ses adversaires.

Il acceptait encore d'y participer, plus pour observer et se désennuyer que pour y faire son numéro habituel. Il estimait être le deuxième plus grand écrivain français vivant. Et quand on lui demandait qui était le premier, il marquait la pause et répondait avec espièglerie : *Je ne sais pas, à vous de me le dire !*

Mais l'âge se transformait en allié cruel, qu'on soit connu ou pas. Les morsures du temps en avaient fait un vieux monsieur un peu sourd et en décalage avec son époque. Il ne maîtrisait plus les codes actuels. Internet et les réseaux sociaux le dépassaient totalement. Sa pensée restait libre, mais le monde qui l'entourait l'était de moins en moins. Il était conscient qu'il ne pourrait plus faire illusion durablement dans ce nouvel espace.

Sa postérité tenait sur plusieurs rayons de bibliothèque. Il avait écrit des dizaines de romans dont certains étaient devenus des classiques de la littérature du 20^e siècle, récompensés par de nombreux prix. Il ne lui manquait que le Goncourt pour satisfaire son ego. Il avait très vite reçu les signes de reconnaissance que sont le succès, l'argent, la gloire et l'admiration inconditionnelle de multiples femmes, qu'on n'appelait pas encore sapiosexuelles. Il justifiait son refus d'entrer à l'Académie française, car réservée, selon lui, aux médiocres.

L'enregistrement de cette émission venait de se terminer. On était jeudi soir. Laurent Doyon, l'animateur vedette, l'accompagna hors du studio, tout en le félicitant pour sa prestation. Les autres invités attendaient dans un salon attenant au studio pour un cocktail dînatoire qui permettrait à chacun de se détendre et de mieux faire connaissance. Philippe s'approcha du buffet et demanda un J&B, la seule chose à laquelle il était resté fidèle toute sa vie. Il avait une préférence pour le Reserve, mais il savait qu'il n'en trouverait pas ici.

Il saisit son verre et regarda autour de lui. C'était une assemblée de personnes assez éclectiques. Étaient invités, un humoriste à la mode qui faisait un tabac auprès des jeunes sur YouTube ainsi qu'une actrice de la nouvelle génération qui venait présenter son dernier film et pour lequel tout le monde disait qu'elle était formidable ! Il n'en avait jamais entendu parler avant ce soir. Il avait renoncé à fréquenter les salles de cinéma depuis qu'on y proposait du pop-corn, des glaces et des sodas. Parmi les autres invités, un écrivain qui publiait son premier roman après avoir travaillé dix ans au guichet de La Poste, croyant ainsi incarner

le prochain Bukowski, et enfin un groupe de musiciens électro-pop au succès planétaire dont les disques se vendaient par millions.

Lui vénérât Voltaire, Rimbaud et Mozart. Il aurait voulu être Glenn Gould ou Thelonius Monk. Il aimait le jazz et l'œuvre de Guy Debord. Cette époque le déconvenait. Il ne la comprenait pas. L'art et la culture s'étaient arrêtés à la mort de Picasso en 1973. Il n'y avait plus d'audacieux. Ne restaient que des êtres délabrés, cachés dans leurs illusions réconfortantes et le matérialisme forcé.

L'ère était à l'exhibitionnisme médiatique et au règne du mauvais goût. La réussite ne se mesurait plus à l'ensemble de l'œuvre créée, mais à sa valeur marchande, vendue pièce par pièce, chez Christie's ou Sotheby's et diffusée en direct sur tous les écrans de la planète. Les collectionneurs s'affrontaient à coup de millions pour acheter un sac rempli de produits en toc, à peine payés, et déjà périmés. À ce titre, il admirait le courage d'artistes comme Banksy qui propageaient des messages libertaires et anticapitalistes pour éveiller les consciences sur l'absurdité de la société de consommation.

Les invités lui parlaient poliment. Certains impressionnés par sa culture et d'autres curieux de connaître le secret d'un aussi long succès. Il était persuadé que la plupart d'entre eux n'avaient pas ouvert un seul de ses livres. La génération actuelle ne lisait plus. En tout cas rien qui ne nécessite plus de cinq minutes de concentration.

L'époque de l'information en continu et éphémère avait modifié les codes. Tout allait si vite qu'il était devenu impossible de capter l'attention des gens plus de quelques minutes, voire quelques secondes,

sur un sujet. Et la réaction du public était mesurée en nombre de J'aime ou Je n'aime pas, représenté par un pouce levé ou baissé, comme au temps des jeux du cirque dans l'Antiquité. On évitait ainsi d'avoir à rédiger des commentaires au vocabulaire et à l'orthographe souvent douteux et approximatifs. On était au courant de tout, mais on ne comprenait plus rien.

L'animateur avait pour lui une estime et une affection sincères. Ils avaient appris à se connaître, à s'apprécier, et étaient devenus amis hors caméras. Il l'invitait régulièrement dans son émission alors même qu'il n'avait aucun livre à présenter. Il aimait les confrontations sans langue de bois entre ce défenseur d'une culture conservatrice dans sa forme, mais provocatrice dans son style, et les célébrités du moment, vite consommées et aussitôt oubliées. Le succès de son concept reposait sur cette opposition entre les artistes installés dans le paysage culturel et ceux plus éphémères.

Cela faisait presque dix ans qu'il n'avait pas écrit de nouveau livre. Il avait bien publié quelques nouvelles et quelques chroniques, mais il utilisait un stock de textes relativement anciens dans lequel il allait régulièrement piocher. Des choses qu'il avait d'abord rejetées, ne les trouvant pas assez abouties, mais qu'il avait fini par faire paraître sous la pression de son éditeur et de ses lecteurs. Au regard de ses standards, ce n'était pas très bon, mais l'appauvrissement culturel général ambiant faisait que personne n'avait réellement remarqué le manque de rigueur.

Néanmoins, Philippe se considérait comme un imposteur. Il savait qu'il lui restait très peu de temps pour terminer en apothéose sa longue carrière d'écrivain. Il lui fallait créer une œuvre qui serait son point

d'orgue artistique. Il eut une pensée pour son confrère Jean d'Ormesson qui venait de disparaître en publiant un roman posthume au titre en forme d'épithaphe *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*. Le problème était que lui n'avait plus rien à dire du tout.

Après les politesses d'usage et quelques échanges à son avantage, il prit congé de Laurent et des autres invités dont il avait déjà oublié les noms. Un grand sourire, un compliment sans grande conviction pour leur brève carrière et le tour était joué. L'animateur le raccompagna jusqu'à l'accueil du studio et ils se firent la bise en se promettant de se revoir très vite.

Il s'adressa à une superbe hôtesse qui lui commanda un taxi et l'instant d'un soupir, l'imagina nue sous son uniforme. Le sexe joyeux avait depuis longtemps cédé la place à une misère libidinale que seules des petites pilules bleues parvenaient à tromper. Il consulta sa vieille montre Breguet, un modèle classique en or jaune, sans complication, héritée de son grand-père maternel. En la regardant, il ne pouvait s'empêcher de se rappeler que Napoléon Bonaparte fut lui aussi un client de cette marque à la fin du 18^e siècle. Il en tirait une certaine fierté. Elle indiquait deux heures du matin. Il se faisait tard. La soirée avait été interminable et à presque quatre-vingts ans il ne possédait plus la force des nuits blanches de sa belle époque. Un mélange d'alcool, de cigarettes, de jazz, de femmes et d'autres jouissances déjà lointaines. C'était son Ancien Monde et il en avait été le prince adulé. Un prince devenu dinosaure, pensa-t-il avec regret.

II

Le taxi arriva assez rapidement. Il monta à bord et indiqua au chauffeur son adresse boulevard de Port-Royal, dans le cinquième arrondissement de Paris. Il y habitait depuis près de quarante ans. Confortablement installé à l'arrière, il demanda à écouter Radio Classique. Un air du *Don Giovanni* de Mozart emplit alors la berline et il se laissa aller à fermer les yeux. Le trajet serait suffisamment long pour qu'il puisse être bercé par la voix de Cecilia Bartoli dans le célèbre aria de l'acte 1, *Batti, batti, o bell Masetto* sous la baguette de György Fischer. Il connaissait cet air par cœur ainsi que sa traduction, l'histoire d'une femme, Zerlina, demandant à être punie et battue par son fiancé Masetto, pour n'avoir pu résister à Don Giovanni. Si un génie dans une lampe lui avait proposé d'exaucer trois vœux, être à Prague, en 1787, pour assister à la première représentation de cet opéra, dirigé par Mozart lui-même, aurait été le premier d'entre eux.

Ils roulèrent encore un bon moment dans les rues de Paris qu'il avait si souvent arpentées. Leurs noms n'avaient pas changé, mais tout avait été remplacé. C'était devenu un musée à ciel ouvert avec sa cohorte de touristes, ses bus envahissants et ses tuk-tuk importés de Thaïlande. On y trouvait les mêmes enseignes clinquantes que partout ailleurs sur la planète.